



PASCALE



BENOÎT



PATRICK



VINCENT



AHMED



AZZEDINE

{ SOLIDARITÉ }

# L'ARCHE DE NOË

NICHÉ AU COEUR DE PARIS,  
LE CENTRE D'HÉBERGEMENT  
VALGIROS ACCUEILLE  
MARGINAUX, SDF ET BÉNÉVOLES  
DE TOUS HORIZONS.  
CHRONIQUE D'UN IMMEUBLE  
PAS COMME LES AUTRES PAR  
TEMPS DE CONFINEMENT.

PAR **MARIE-FRANCE ETCHGOIN** PHOTOGRAPHE **MARINE CLERC**

**Lorsque le 16 mars, veille du grand confinement, mon amie Pascale m'a annoncé, d'un ton enjoué,** qu'elle s'installait « à Valgiros », je me suis demandé si elle n'avait pas perdu la tête. Pascale dispose d'un charmant petit appartement, avec vue sur les toits, dans un quartier agréable de la capitale. Et l'une de ses copines qui exerce comme elle le métier d'écrivain est toujours prête à l'accueillir dans sa maison à la campagne. Alors s'enfermer avec trente personnes, en pleine pandémie. Et à Valgiros, en plus ! Cela fait des années que Pascale me parle de cet immeuble du 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris qui ne ressemble à aucun autre ou alors – mais de très loin – au mythique Chelsea Hotel de New York, qui logea gratuitement les artistes incompris et les stars en devenir de la vague hippie. Ici, au 210 bis de la rue de Vaugirard, point de Milos Forman, d'Andy Warhol, de Janis Joplin. Mais un vieux saxophoniste belge

aux allures de clochard magnifique ou un ex-charcutier qui devient ramoneur avant de coucher sous les ponts. Et aussi – c'est là que l'histoire devient singulière – quelques surdiplômés à haut salaire ayant choisi d'habiter, en résidents volontaires et bénévoles, dans ce drôle de phalanstère, y demeurant plusieurs années ou y revenant parfois pour de courts séjours, comme Pascale qui y a ses habitudes en août. Le bâtiment, niché au fond d'une cour, est ce que l'on appelle, en langage administratif, un Centre d'hébergement de stabilisation (CHS) destiné aux SDF, mais il est le seul, en France, à pratiquer une telle « colocation solidaire ». À Valgiros, les déglingués, les cabossés, les BCBG, les insérés prennent ensemble leurs repas, lisent dans la même bibliothèque, partagent salles de bains et toilettes, se croisent au coucher avant de regagner leur chambre, se retrouvent le lendemain au petit déjeuner... Une expérience inoubliable, dit toujours Pascale, et encore ce 17 mars, alors qu'elle prépare ses valises. Se rend-elle compte que son arche de Noé, maintenant que le Covid-19 est entré dans Paris, a tout l'air d'une bombe virologique à retardement ? Même pas. L'une des bénévoles a été en contact avec le virus. « Mais à l'extérieur, pas à Valgiros », s'empresse de préciser Pascale, qui a décidé de la remplacer. Car tant qu'à être claquemurée, professe-t-elle, autant vivre une aventure à plusieurs : « Ou ce sera un grand moment, ou on s'entre-tuera tous. »

Intéressante mise en abyme. Alors que la France apprend la cohabitation forcée, les résidents du « 210 bis » se supportent depuis longtemps, dans les deux sens du terme. L'écrivaine Pascale Kramer n'en fera pas le sujet de son prochain et quatorzième roman, mais donne à ses colocataires le numéro de téléphone de la journaliste insistante que je suis. Bientôt, tous apparaissent, via Skype, sur mon écran. Voici Benoît, développeur de logiciels pour transactions financières dans une entreprise à croissance exponentielle. Il a dans ses relations des avocats d'affaires ou des traders et sort de la prestigieuse École centrale de Paris. Autant dire que rien ne l'oblige à rester dans une chambre de 10 mètres carrés, où il télétravaille d'arrache-pied depuis la mi-mars, avec pour plus proches voisins, et pour parler cru, des « clodos » en réinsertion ou, selon l'expression consacrée à Valgiros, des « personnes en grande précarité ». Et voici Vincent. Étudiant en quatrième année à Polytechnique, également inscrit en philosophie des sciences à la Sorbonne où il prépare un mémoire sur les « défis éthiques du séquençage de l'ADN ». Ce qui ne l'empêche pas de lire assidûment les Évangiles et de pratiquer avec



ferveur sa religion. Comme sans doute Marine, formée dans une école de commerce mais qui a délaissé l'industrie pharmaceutique pour être salariée d'une ONG catholique soutenant des projets humanitaires partout dans le monde. En revanche, Laure, qui a longtemps tenu le blog du collectif Les Morts de la rue, une association alertant sur la précarité des SDF, et qui se définit comme une « anti-capitaliste, à la gauche de la gauche », ne croit en aucun dieu. À l'instar de Pascale, parfaitement mécréante. Quelle équipe. À les entendre, ce n'est pas l'esprit de sacrifice qui les guide mais le plaisir d'être en ce lieu improbable, à la fois grave et léger. Baroque. Parfois absurde. Le burlesque venant toujours au secours de la tragédie. C'est d'ailleurs en se marrant que leurs camarades défilent devant mon Skype. Comme souvent les accidentés de la vie, ils ont la politesse du désespoir. Et puis, ça les amuse d'imaginer leur bobine dans ELLE. « Ma mère adorait ce journal », glisse, pince-sans-rire, Azzedine, passionné de mathématiques, d'astronomie et d'animaux préhistoriques. Il y a peu, il dormait dans le bois de Vincennes, près du zoo. Aujourd'hui, il relit « La Peste ».

L'autre soir, dans la salle de télévision, alors qu'était projeté le film « Hors Normes », il a fait ce qu'il appelle son « coming out ». « Je suis syndrome d'Asperger », a-t-il lancé à ses colocataires, racontant comment son « cerveau en Cocotte-Minute » avait précipité sa dégringolade. Pour Patrick, ex-statisticien dans une caisse d'assurance maladie, la chute a commencé après son divorce : « L'alcool, le chômage, on baisse un peu les bras et puis voilà. Mais je fais très bien la cuisine. Venez un soir, vous vous régalez. » Pierrot, le joueur de saxo, lui, se souvient qu'un jour il a tout quitté « comme un vieil Indien sentant la mort approcher ». Trente ans dans la rue, dont les derniers au Forum des Halles. « Et maintenant me voilà dans le 15°. Y a pas plus chic, non ? ». Peut être, mais Helen, qui vient du Nigeria,

aimerait bien respirer à nouveau l'air du dehors. Le confinement lui interdit d'aller gagner trois sous dans le salon de coiffure où elle avait trouvé un emploi. Idem pour Ahmed, l'Algérien qui a erré partout en Europe avant de dénicher un petit boulot dans le bâtiment. Seul Mohamed, Guinéen, récemment embauché par une entreprise reconverte dans la fabrication de gel hydroalcoolique, continue à travailler et rentre chaque soir en prenant de multiples précautions. Quant à Julien, ancien « chanteur de comédie musicale », il écrit des textes et des poèmes dans sa chambre depuis bientôt huit ans. Il est l'un des plus anciens pensionnaires du « 210 bis ». Presque à égalité avec Youri, l'ex-ramoneur, fan de John Wayne. « J'ai vu tous ses westers », annonce-t-il, canette de Heineken à la main, Valgiros étant

l'un des rares foyers d'hébergement où l'alcool n'est pas interdit. Véronique, la directrice du centre qui ne vit pas sur place, part du principe que le sevrage forcé nuit à la réinsertion et veille aux provisions de bière car, depuis le 17 mars, les résidents n'ont plus droit qu'à deux sorties par semaine. Plusieurs fois, il a fallu rappeler les règles. Mais, jusqu'à présent, ça tient. Aucun cas de contamination.

Tout le monde s'est adapté. Même le fragile Romain, qui a la manie de parcourir Paris à l'avant des bus de nuit à côté du chauffeur, au point que plusieurs agents l'ont pris en amitié. Il s'adonne maintenant à la musculation avec Edouard, bénévole sportif, étudiant en psycho, qui organise aussi des cours de boxe

endiablés, pendant que Vincent, le polytechnicien accro aux Évangiles, s'acharne, entre deux prières, sur un vieux baby-foot avec un toqué de bière ou un amateur de vodka. Chacun combat ses démons intérieurs à sa façon. Il faut dire que l'immeuble a été baptisé Valgiros en souvenir d'un homme au caractère également tempétueux, Patrick Giros, un prêtre à moto et blouson de cuir qui, dans les années 1980, mit en place les maraudes auprès des sans-abri et créa l'association Aux captifs, la libération (captifs.fr). Un nom tiré d'un verset de la Bible : « L'esprit du Seigneur m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, panser les cœurs meurtris, annoncer aux captifs la libération et aux prisonniers la délivrance. » Vaste programme en période de claustration nationale.

“  
ET MAINTENANT  
ME VOILÀ DANS LE  
15<sup>E</sup> ARRONDISSEMENT.  
Y A PAS PLUS CHIC,  
NON ?  
”

PIERROT, RESIDENT DE VALGIROS,  
APRÈS TRENTE ANS DANS LA RUE.